

VIEILLE FILLE

Bien des personnes se demandent pourquoi Mlle Angèle Majolin consent ainsi à devenir vieille fille. Pourtant, elle est charmante avec son air modeste, ses bandeaux plats et ses beaux yeux noirs, qui vous regardent avec tant de douceur et de résignation! Elle loge à un quatrième étage de la rue Boursault, aux Batignolles, seule avec sa mère aveugle, qu'elle ne quitte jamais. Ces dames ne reçoivent personne. Mais, quoiqu'elles cherchent à passer inaperçues, chacun pressent qu'un mystère, douloureux sans doute, fait de cette délicieuse créature, jeune encore, une simple soeur de charité, qui a renoncé à tous les plaisirs de la terre.

La famille des Majolin était, il y a une trentaine d'années, une des plus estimées et des plus riches de la Provence. Malheureusement, M. Majolin était joueur; il s'engagea dans des affaires malheureuses, espérant recouvrer l'argent qu'il perdait au cercle; puis, lorsqu'il vit la ruine imminente, il se tua.

Mme Majolin fut doublement atteinte par la perte de sa fortune et par la mort violente de cet être qui l'avait fait souffrir, mais qu'elle aimait pourtant. Hélas! ses malheurs continuèrent. Son fils aîné, qui suivait le funeste exemple de son père, finit par s'engager aux colonies, et l'on n'entendit plus parler de lui. Quant au cadet, il périt dans un accident de chasse. La pauvre femme resta donc avec sa fille, Angèle, son unique consolation, dans la ferme aménagée de l'ancien château vendu; toutes deux s'y installèrent modestement et vécurent du produit de quelques propriétés et des débris de leur fortune. Or, les chagrins et les larmes firent bientôt perdre à Mme Majolin l'usage de ses yeux, qui, jour par jour, s'obscurciraient, à tel point qu'elle devint aveugle.

Cependant, — malgré l'isolement volontaire et la tristesse, — la beauté un peu sérieuse d'Angèle et l'épanouissement de ses vingt ans ne tardèrent pas à attirer les jeunes amis de la famille; un fut particulièrement assidu.

C'était leur cousin, Maxime de Grandlieu, qui donnait parfaitement l'impression du gentilhomme campagnard, — robuste, joyeux et bien musclé. Il venait d'achever de brillantes études et s'en reposait à la campagne, en attendant d'inaugurer une existence plus agitée et plus luxueuse, que lui permettait sa grande fortune. Il plut. Le coeur naïf et si tendre d'Angèle s'ouvrit à cette affection loyale; un trouble mystérieux l'envahissait, lorsque, après une valse où le bras du jeune homme l'avait soutenue, éperdue de musique et de bonheur, ils causaient quelques minutes dans l'embrasement d'une fenêtre et échangeaient les fleurs qu'elle portait à son corsage et lui à son habit. — Ils avaient encore d'autres joies. Les promenades lentes à travers les champs, que le soleil baigne de lumière silencieuse. Lorsque la fatigue et le désir de considérer plus attentivement le paysage les conviait à quelques repos, ils s'arrêtaient au pied des grands arbres, dans l'ombre douce.

Et comme leurs âmes étaient simples et unies ils parlaient peu. D'autres fois, lorsque la malade se plaignait tendrement qu'on l'abandonnait trop souvent, ils restaient ensemble dans le salon clair où les majestueux portraits des ancêtres les considéraient avec une sorte de grave indulgence. S'il tardait à venir, elle s'avancait jusqu'au per-

ron, tenant à la main une touffe de roses blanches; et tandis qu'il montait, elle effeuillait sur lui, d'en haut, les pétales immaculés. Lui, souriait sous cette gracieuse avalanche, comme un fiancé triomphant.

Pourtant, une ombre, invisible pour Angèle, menaçait ce bonheur et ces fiançailles. Maxime, joyeux et bon vivant, était saisi d'une sorte d'épouvante auprès de Mme Majolin; cette effigie du malheur lui gâtait toute sa joie. Il était de ceux que les chagrins et les infirmités des au-

semblaient à des êtres mauvais qui feindraient de se caresser et de s'étreindre.

Toute émue, Angèle se taisait; l'heure lui parut solennelle. Enfin, elle leva la tête et répondit à voix basse: "Maxime, je réfléchirai cette nuit à ce que vous m'avez dit et je vous répondrai demain. Adieu."

...Mlle Majolin passa une nuit douloureuse. Dès que sa mère fut couchée et dormit avec ce souffle régulier des vieillards qui ressemble tant à celui des enfants, — dans sa petite chambre de fille, elle éclata en sanglots. C'était plus fort qu'elle, et cette épreuve était trop épouvantable pour qu'elle la supportât sans crier.

Devant ses yeux se déchirait le Voile, ce voile que, jusqu'à vingt ans, nous portons devant nos coeurs inexpérimentés: et l'égoïsme humain lui apparut dans son horreur universelle. Ah! son beau rêve simple, comme il s'éparpillait entre les griffes atroces de la vie. D'abord elle était pauvre. Elle l'avait bien senti ce soir à la façon dont, lui, il parlait de la richesse. Jusqu'alors elle n'y avait guère songé, pourtant, vivant à peu près sans besoin; car le bien-être de la campagne avec son ciel, ses arbres, ses fleurs, ses oiseaux; son air pur, lui suffisait. Elle suivrait, si elle l'épousait, en femme obéissante, la vie agitée de cet homme. Maintenant, les exigences du mariage lui apparaissaient nettes et dures... Done, il lui

faudrait quitter cette pauvre mère infirme, victime de tant d'infortunes, et qui ne peut se passer de ses tendresses et de ses soins journaliers... Son amour-propre intime se révoltait aussi. Si des difficultés venaient à s'élever plus tard dans leur ménage, — et même sans cela, — ne sentirait-elle pas peser sur elle la honte de tout devoir, — luxe, équipage, et jusqu'à ses diamants et à ses robes, — à cet homme, qui serait ainsi non plus un amoureux, mais un bienfaiteur? Cependant, délaissée et plus malheureuse encore, sa mère terminerait ses jours à côté de quelque garde-malade hargneuse et vénale, qui jamais ne remplacerait le coeur d'une fille.

Elle pleura pendant de longues heures. Et parfois, au milieu de ses larmes, lui apparaissait le spectre de son père affolé, un revolver à la main. Ah! tous les hommes se ressemblaient peut-être et tous étaient les bourreaux de leurs épouses. Malheur à celles qui convoitent les joies de l'hymen! la bonne destinée des femmes est de vivre solitaires et dévouées, loin des hommes.

L'aurore la trouva encore en proie à ces pensées atroces. Le calme revint pourtant, lent et affreux. Angèle avait pris une résolution définitive. Elle ne se marierait jamais. Elle resterait fille, n'ayant qu'un but: le devoir filial accompli jusqu'au bout. Elle resterait vierge et patiente, avec la joie intérieure d'être charitable profondément. Peut-être qu'un soir, la blessure de son coeur enfin fermée, elle ne regretterait plus rien et qu'elle pourrait, après avoir fait sa prière, s'endormir avec des cheveux blancs, en remerciant le ciel de lui avoir accordé la paix du corps et de l'âme...

Vite elle écrivit quelques mots de refus à M. de Grandlieu. Le ton de la lettre était sans réplique. Puis elle-même s'occupa de réaliser ce qui leur restait de biens et décida sa mère à se fixer à Paris; non, elle ne voulait plus revoir ces paysages où elle avait trop souffert. Mme Majolin crut à un caprice de son enfant et s'y conforma sans trop se plaindre. Ah! elle ignorait l'immensité du sacrifice!

Et c'est pourquoi cette jeune fille, cruellement froissée, a pour



Guerre Russo-Japonaise — Le fameux chef de guérillas macédoniens, colonel Popovitch, avec ses tirailleurs monténégrins, à Liao-Yang.

tres font fuir, comme si une contagion mauvaise s'en dégageait; or, la jeune fille, toute préoccupée de son amour, ne s'était guère aperçue de la gêne qu'éprouvait Maxime auprès de l'aveugle, ou bien elle l'attribuait aux sentiments ardents et contenus de son futur époux.

Un soir, l'explication eut lieu sur la terrasse. De Grandlieu prit les mains d'Angèle et, pour la première fois, les baisa très lentement, avec passion: "Ma chère aimée, lui dit-il, il est temps que nos destinées se lient l'une à l'autre, puisque nos coeurs sont inséparables.

"Voulez-vous accepter mon nom et ma fortune? Nous voyagerons. Votre enfance triste et pleine de deuils, vous l'oublierez peut-être, si mes caresses sont assez puissantes pour que le reste ne vous soit plus rien. Nous irons à travers le monde, joyeux de nous aimer et de considérer du haut de notre amour les peuples différents et les villes éblouissantes. Puis nous nous fixerons à Paris. Votre mère vivra ici, dans sa propriété, et nous veillerons à ce que rien ne lui manque; mais je crois qu'elle serait déplacée au milieu de notre vie élégante, où son infirmité mettrait une tache et une ombre... Il ne tient qu'à vous; vous serez heureuse et fêtée, et je vous aimerai toujours."

La lune pâle versait ses rayons perfides sur les paroles tremblantes du jeune homme. Tout au loin, les arbres emmêlés dans les ténèbres res-



Guerre Russo-Japonaise — Magasins d'approvisionnements militaires à Port-Arthur